

A woman with long blonde hair, seen from behind, stands on a rocky mountain peak. She is wearing a yellow lace dress that is blowing in the wind. The background features majestic, snow-capped mountains under a cloudy sky. The overall scene is ethereal and scenic.

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LE MYSTÈRE SOLINE



Au-delà du temps

LES ÉDITIONS JCL 

LE MYSTÈRE SOLINE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le mystère Soline / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Au-delà du temps

Description : Sommaire incomplet : t. 1. Au-delà du temps

Identifiants : Canadiana 20210054913 | ISBN 9782898041693 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2664.U693 M97 2021 | CDD 843/.914—dc23

Le Mystère Soline – Au-delà du temps

© Calmann-Lévy, 2021

© Les éditions JCL, 2021 (pour la présente édition)

Image de la couverture :

Terrence Drysdale / Trevillion Images

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LE MYSTÈRE SOLINE



Au-delà du temps

LES ÉDITIONS JCL 

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,

Cette fois, je vous invite dans les Alpes, pour un nouveau périple sur le fil d'une intrigue au parfum de neige, d'eaux vives et de grands espaces, proches des cimes d'un de nos massifs montagneux les plus impressionnants, les plus attirants.

J'ai tenu aussi à évoquer une catastrophe naturelle, ayant eu lieu en juillet 1892, et qui a beaucoup marqué l'histoire de la Haute-Savoie. Les victimes furent nombreuses, surprises en pleine nuit par une coulée de lave torrentielle.

Sinon, certains en seront peut-être surpris, agréablement je l'espère, une partie de mes personnages évoluent dans une période récente. Ce n'est guère dans mes habitudes, mais je tenais à relever le défi, en mettant en scène notre époque actuelle.

J'ai aussi choisi de jongler d'un siècle à l'autre, de Louise à Soline, mes deux nouveaux personnages féminins, toujours pour distiller du suspense et du mystère, sans oublier de vous faire rêver... peut-être d'amour.

Je voudrais également rendre hommage à tous ceux qui se consacrent au sauvetage des personnes en danger, souvent au péril de leur propre vie. Que ce soit en montagne, en mer, dans notre quotidien, ils sont des héros de l'ombre, qui méritent tout notre respect.

Je redirai, comme dans chacun de mes livres, même si cet avertissement figure sur chaque ouvrage sérieux, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note.

Agréable lecture,

Marie-Germaine Dupuy

La colère du glacier

Village de Bionnay, nuit du lundi 11 au mardi 12 juillet 1892

Louise se redressa sur un coude. Son jeune cœur de douze ans battait à se rompre. La faible lueur des braises dans l'âtre lui permit de lire les chiffres sur l'horloge. Il était minuit et demi.

— Tante Albertine n'est pas rentrée, déplora-t-elle tout bas.

Son petit frère, couché tout contre elle, s'agita un peu dans son sommeil. D'un geste presque maternel, Louise lui caressa les cheveux.

— Seigneur Dieu, je vous en prie, faites que je me sois trompée, dit-elle en se signant.

À peine avait-elle formulé ces quelques mots que des images d'épouvante lui revinrent à l'esprit, dignes des prédictions du livre de l'Apocalypse. Elle entendait aussi des grondements étranges, pareils aux cris de fureur d'un monstre qui serait tapi en haut de la montagne.

Vite, elle se boucha les oreilles. Mais en vain, car le funeste concert résonnait à l'intérieur de sa tête, Louise le savait.

— Pitié, pitié, gémit-elle.

Indifférent à sa supplique, le vacarme prit de l'ampleur, assorti d'un souffle maléfique. Puis, soudainement, le silence se fit en elle. Ses mains agrippèrent le drap. Tremblante, les larmes aux yeux, elle tenta

d'oublier ces sinistres visions qui la hantaient. Une sueur froide embuait son front.

— Papa ne me croyait pas, ni oncle André, dit-elle à mi-voix. Mais si c'est comme les autres fois, ça va arriver.

Elle préféra se lever, dans l'espoir d'entendre le pas alerte de sa tante, qui travaillait le soir à l'Hôtel des Thermes de Saint-Gervais. L'établissement, distant du village de trois kilomètres environ, attirait beaucoup de curistes en cette saison estivale¹. Il se composait de huit bâtiments, édifiés dans une gorge étroite au bord du Bonnant, un torrent impétueux.

« Où est la chandelle ? Il fait trop sombre, se dit-elle tout en guettant le moindre bruit en provenance de l'extérieur. Je ne dois pas réveiller maman, elle est si fatiguée. »

Louise éprouva un vague réconfort en fixant la flamme jaune qui s'élevait de la bougie, qu'elle avait retrouvée au coin de la cheminée. Elle se rappelait les invocations inscrites en façade de la ferme, sur un éparon², et censées protéger la maison. C'était une très ancienne tradition savoyarde que son père, Jean Favre, avait tenu à respecter.

— Mon Dieu, écarte de moi la foudre, le feu et les avalanches, récita-t-elle, car elle connaissait la phrase pour l'avoir lue souvent.

Pourtant, elle ne se sentait pas en sécurité. Oppressée, elle décida de se rhabiller, afin d'aller à la rencontre de sa tante. Pour ne pas perdre de temps, elle enfila une jupe et un corsage sur sa chemise de nuit, noua un foulard sur ses cheveux d'un blond de paille. Elle cherchait ses sabots lorsqu'une longue plainte affolée retentit

1. Actuellement, Bionnay et Saint-Gervais forment une seule agglomération.

2. En savoyard, pièce de la charpente d'un toit qui relie un poteau vertical à une panne horizontale, et sur lequel on gravait des prières pour protéger la maison.

dans la cour. Leur chien hurlait à la mort, ce qu'il ne faisait jamais.

— C'est Finaud ! Il a peur, comme moi !

Le chien n'était pas le seul à manifester ses craintes. Louise perçut les couinements des cochons, le caquetage des poules. Les oies menaient elles aussi un affreux tintamarre. Un pleur aigu d'enfant couronna le tout. Antoine s'était réveillé.

— N'aie pas peur, mon petit ange, viens au cou !

Le petit garçon, ébouriffé, lui tendit les bras. Il avait deux ans et sa grande sœur représentait pour lui la sécurité, la tendresse.

— Maman, souffla-t-il en bâillant.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit une voix douce, en provenance de la pièce voisine.

Aussitôt Clémence Favre apparut, ses longs cheveux blonds nattés. Ses yeux clairs exprimaient une vive angoisse.

— Pourquoi les bêtes font-elles autant de tapage ? questionna-t-elle. Et où allais-tu, Louise ?

— Je m'inquiète pour tante Albertine. En fait, je m'inquiète pour nous tous, ici, à Bionnay. Mais tu le sais, et toi au moins tu aurais dû me croire, maman.

Au moment précis où elle prononçait ces mots, son frère serré contre sa poitrine, Louise fut frappée par une nouvelle vision d'horreur. Un gigantesque serpent d'eau boueuse se précipitait vers le village, la gueule ouverte, avide de destruction. Ses dents étaient des rochers, des arbres, et des morceaux de terre tapissés d'herbe lui servaient d'écailles.

— Maman, je t'en supplie, on ne peut pas rester là, enfile ton gilet, des chaussures. Nous sommes le 12 juillet, la date que j'ai vue avant-hier en m'endormant, déclara gravement Louise.

— Tu me fais peur, se plaignit sa mère. Je suis désolée, nous aurions peut-être dû monter au chalet d'alpage

avec ton père et ton frère. Mais dans mon état, ce n'était pas prudent.

Clémence massa d'une main lasse son ventre bombé. Elle était enceinte de six mois et espérait un autre garçon.

— On est quand même à l'abri chez nous, hasarda-t-elle.

Un choc sourd ébranla la porte. Tout de suite, une bête gratta le bois à coups de griffes. Louise ouvrit sans hésiter, pour voir le chien en proie à la panique, le poil hérissé.

— Finaud, calme-toi !

L'animal, de taille moyenne, aux longs poils bruns et à l'oreille crème, se dressa sur ses pattes arrière en aboyant. Puis il recula brusquement avant de s'enfuir et de disparaître du côté de la bergerie.

— Maman, c'est un signe, affirma Louise. Les bêtes savent, elles aussi.

Antoine se cramponnait à elle, les yeux écarquillés. Il désigna de l'index la lune, ronde et blanche.

— Oui, c'est joli, mon ange. Maman, je t'en prie, viens.

— Où voudrais-tu aller, ma fille ?

— On peut descendre à Saint-Gervais. Je connais un endroit sûr, où on jouait souvent avec Nicolas. Mon Dieu, la maison a tremblé, le plancher aussi.

— Tu as raison, ça vibre sous mes pieds. Je vais m'habiller, passe devant, emmène Antoine. Je te rejoins.

Un sentiment d'urgence absolue taraudait Louise, qui hésitait pourtant à sortir. Maintenant le grondement était bien réel. On aurait dit qu'un train géant passait sur les pentes des alpages.

— Oh, ce bruit, ce bruit ! se lamenta Clémence.

— Maman, tant pis, viens comme tu es, par pitié.

— Non, j'aurai honte si on me voit en chemise. Obéis, ma petite ! Pars devant avec ton petit frère, je n'en ai pas pour longtemps.

L'adolescente contempla le charmant visage de sa mère, qui lui souriait afin de la rassurer. Enfin, elle se rua dans la cour de la ferme où sa famille vivait depuis des années.

*Hôtel des Thermes de Saint-Gervais,
même nuit, même heure*

Albertine Marty avait terminé d'essuyer la vaisselle, une tâche fastidieuse, l'hôtel hébergeant de nombreux curistes. Une femme plus âgée, Germaine, rangeait assiettes et couverts dans un grand placard.

— Pourquoi tu ne dors pas ici, Albertine ? On est bien à l'aise dans le pavillon des domestiques.

— Ce serait plus pratique, mais ma sœur attend son quatrième petit. Comme mon beau-frère et l'aîné, Nicolas, sont montés à l'alpage, Clémence préfère que je rentre coucher à Bionnay.

— Puisque tu es nourrie et logée, là-haut, moi à ta place, je ne m'esquinterais pas les mains à travailler pour tout ce monde qui vient se soigner.

— J'ai besoin de l'argent que je gagne, Germaine.

— Pour ta dot ?

— Non, je n'ai toujours pas de promis, et je n'en cherche pas. Je fais des économies. Comprends-tu, pour ce qui est de manger, on a tout ce qu'il faut à la ferme, mais je pense à ma nièce, Louise. Si elle obtenait le certificat d'études, elle pourrait continuer l'école et devenir institutrice. Nicolas, mon neveu, il s'en moque. Lui, il aime cette vie, grimper au chalet avec le troupeau dès le mois de mai, garder les bêtes et faire le fromage. Penses-tu, à quatorze ans, on dirait déjà un homme.

Un puissant souffle d'air frais entra par la fenêtre de l'office. Tout de suite, Albertine s'en approcha et respira avidement.

— Ah, ça fait du bien, soupira-t-elle. Il a beaucoup plu ces derniers jours, mais la chaleur est étouffante.

Elle ôta son tablier blanc et la coiffe réglementaire qui ornait ses boucles d'un châtain doré.

— J'avais promis à ma nièce de ne pas traîner, Germaine, alors je me dépêche. Louise ne peut pas dormir tant que je ne suis pas dans le lit, à côté d'elle et d'Antoine. Si tu la voyais s'occuper de ce chérubin, une vraie petite maman. Mais...

— Mais quoi, Albertine ?

— Ce n'est pas une fillette ordinaire. Depuis qu'elle sait parler, Louise dit des choses bizarres, comme si elle voyait ce qui va se passer. Tiens, à cinq ans, pendant que je faisais le ménage, la voilà qui me crie : « Attention, un chat va renverser le broc d'eau ! » Je lui réponds qu'il n'y a pas de chat dans la pièce ni dehors, et c'était vrai.

— Et alors ?

— Alors, un gros chat tigré entre d'un coup par la fenêtre que j'avais ouverte, il saute sur le coin du bahut et il renverse le broc. S'il n'y avait que ça ! Un jour, elle avait huit ans, une belle journée de juin, Louise a montré un grand sapin à son père, en lui disant que la foudre allait fendre l'arbre en deux le soir même. Et c'est arrivé. Je pourrais en raconter encore.

— Qu'en dit monsieur le curé ? s'enquit Germaine d'un air méfiant.

— Le curé ? Ma sœur et mon beau-frère n'ont pas osé lui avouer ça. Mais à quoi tu penses ? Ma nièce est très pieuse. Le don qu'elle a de voir des choses, il lui vient de Dieu, sûrement.

Germaine, qui était superstitieuse, se signa. Elle redoutait le moindre phénomène anormal. Cependant, lancée sur le sujet, Albertine ajouta :

— Figure-toi que Louise se rend malade, en ce moment. Elle a fait des cauchemars récemment, et le mois dernier, elle aurait eu des visions. Une tragédie se prépare, à l'écouter.

— Fi de loup, tu me donnes la chair de poule.

— Elle a tout raconté à son père, elle voulait qu'on quitte la ferme pour s'installer à Combloux, chez mes parents. Jean a eu le malheur d'en causer à son frère, André, et ils se sont querellés pendant toute une journée. J'ai cru qu'ils allaient en venir aux mains. Tu comprends, Jean, en tant qu'aîné, a hérité de la ferme familiale des Favre, et André a dû s'établir dans celle de Saint-Nicolas-de-Véroce, beaucoup moins rentable. Il était si jaloux ! Alors il a braillé que si la famille vidait les lieux, lui, il s'y installerait avec son épouse et ses enfants.

Albertine se tut brusquement, car le sol de l'office avait vibré sous ses pieds. Il lui sembla entendre un lointain grondement.

— On va avoir un sale orage, marmonna-t-elle. Je jacasse, mais je ferais mieux de partir. Tu as senti, Germaine ?

— Oui ! Misère, ça a tremblé, les murs, et par terre ! On dirait que ça a tonné, aussi.

Elles se regardèrent, apeurées. Chacune guettait un autre roulement de tonnerre, une nouvelle secousse.

— C'est fini, on ne sent plus rien, remarqua Albertine. Il a dû y avoir un éboulement quelque part, à cause des grosses pluies d'hier. Des rochers ont dû rouler sur une pente. Bonne nuit, Germaine, je m'en vais.

La jeune femme saisit son châle, suspendu à une patère et mit son chapeau. Elle sortit de l'office avec un petit sourire, empruntant la porte de service qui donnait sur la berge du torrent. Tout de suite, un homme lui barra le passage. Elle se jeta à son cou.

— Toi, tu as encore bavardé, dit-il avant d'effleurer ses lèvres d'un rapide baiser. Je te raccompagne un bout de chemin ?

— Je veux bien, Pierre, tu l'as mérité, à patienter si longtemps.

— Qu'est-ce que je n'ferais pas pour tes jolis yeux !

Il l'enlaça d'une étreinte jalouse. Employé aux bains pour messieurs, Pierre Delage venait de Lyon. Il avait

des manières de citadin qui séduisaient Albertine. Elle s'était laissé courtiser en grand secret, sans rien lui accorder d'inconvenant.

— Tu me plais, lui dit-il doucement à l'oreille. J'en dors plus, tellement j'ai hâte de te retrouver, le soir.

Elle lui prit le bras pour marcher. La clarté de la lune et des myriades d'étoiles ne parvenait pas à dissiper la pénombre qui régnait au sortir de la gorge étroite où se dressaient les thermes.

— As-tu entendu le bruit, tout à l'heure, Pierre ?

— Bien sûr, mais c'est souvent bruyant, ici, avec le torrent. Certains clients ronchonnent, mais ils n'ont qu'à pas venir dans le pays. Albertine, encore un baiser ?

Il l'obligea à s'arrêter sous un arbre, la plaqua contre le tronc. Elle n'eut pas le courage de résister. Pierre représentait la grande ville dont elle rêvait, il se parfumait à l'eau de Cologne et portait une cravate en soie.

— Tu m'aimes ? demanda-t-elle, grisée par ses caresses.

— Comme un fou !

Albertine se vit fiancée dans l'année, mariée l'été prochain. Les mains habiles du Lyonnais lui firent oublier sa sœur, sa nièce et son neveu. Pendant qu'elle s'abandonnait avec des soupirs, un monstrueux serpent d'eau dévalait la montagne, charriant des blocs de glace et de roche, arrachant les sapins, brisant tous les obstacles. Libéré de sa prison d'altitude par le mystérieux vouloir d'une nature toute puissante, il avait faim de destruction.

Village de Bionnay, ferme des Favre, même heure

Clémence geignait de douleur, pliée en deux au milieu de la cour. Malgré la panique qui la suffoquait, elle récitait d'une voix rauque le *Notre Père* puis l'*Ave Maria*, comme elle l'avait fait si souvent, dans la modeste

chapelle de Bionnay, devant le tableau représentant l'Annonciation à la Vierge.

— Mon Dieu, ayez pitié ! cria-t-elle soudain.

Elle avança encore, hébétée, obsédée par l'idée de libérer les cochons. Les trois bêtes poussaient des couinements en cognant les planches de la porte et se ruèrent dehors affolées, quand elle leur ouvrit.

— Seigneur, faites que j'aie encore le temps, implorait-elle.

En dépit des supplications de sa fille, Clémence, après s'être rhabillée, avait estimé nécessaire d'emporter dans un baluchon sa robe du dimanche et son collier en cristal de roche. Les paroles de Louise la hantaient pendant qu'elle s'affairait.

— Si vraiment la maison est démolie, je dois prendre l'argent que Jean cache sous la maie. Et je vais lâcher les cochons, nos poules, nos oies, s'était-elle persuadée.

Il faisait sombre. Dans sa hâte, Clémence avait trébuché et elle était tombée lourdement sur le dos. Aussitôt, un liquide tiède avait coulé le long de ses cuisses, tandis qu'une souffrance bien connue vrillait ses reins.

— Oh non, non, pas ça, mon Dieu.

Elle avait réussi à se lever pour allumer la lampe à pétrole. Retroussant son jupon, elle avait touché d'une main sa culotte humide. Elle perdait du sang. Mais ce n'était pas une nuit à se réfugier au creux du lit. Alors, pleine d'un courage désespéré, Clémence était sortie. Une bourrasque démentielle l'avait heurtée.

— Mes enfants, mes pauvres enfants !

Maintenant elle ne doutait plus. La tragédie aurait lieu, et la première victime serait le bébé qu'elle attendait, qu'elle chérissait déjà. Un hurlement d'épouvante lui échappa.

— Seigneur, sauvez mes enfants !

Une muraille liquide déferlait sur le village, une funeste coulée d'eau alourdie de roches, hérissée de

branchages, et qui broyait les chalets en bois, écrasait les bardeaux des toits, semant la ruine et la mort.

— Mettez-vous à l'abri, madame Favre ! s'époumona un voisin. Je vais à Saint-Gervais chercher des secours.

L'homme était jeune, rompu aux courses sur les sentiers. Il disparut. D'abord Clémence se précipita vers l'étable vide, puis se ravisant, elle changea de direction, pour tenter d'atteindre la pente boisée, sur sa droite. Le sang ruisselait entre ses jambes, son ventre était agité de spasmes violents, mais elle voulait vivre. Le torrent de boue la renversa en arrière.

Assommée, balayée et emportée comme un simple morceau de chair, les ténèbres glacées allaient la rayer du monde des vivants.

Entre Bionnay et Saint-Gervais, même heure

Louise venait de se blottir au fond de la cavité où son frère Nicolas l'entraînait, les jeudis de printemps. Le plafond rocheux, assez bas, recouvrait une sorte de repli, tapissé de cailloux. Deux adultes y tiendraient à peine, en se serrant.

C'était leur repaire secret, où ils se cachaient pour jouer aux bandits embusqués. De là, ils s'amusaient à observer le creux du vallon, sillonné de chemins tracés au fil des ans par les gens du pays.

— Ne pleure pas, Antoine, supplia-t-elle d'un ton câlin.

Elle berça dans ses bras tremblants le petit qui réclamait sa mère. La marche dans la nuit, le vent, les larmes de sa sœur, tout ceci le terrifiait. Il lançait de faibles cris déchirants.

— Maman arrive. D'ici, je la verrai. Je l'appellerai et elle nous rejoindra. On sera en sécurité, on sera sauvés.

Sur le qui-vive, elle répéta son mensonge, comme pour s'en convaincre. Rongée par l'angoisse, elle se remémorait les atroces images qui lui étaient apparues.

— Je n'ai rien vu, pour maman, non, je n'ai rien vu ! Peut-être qu'elle va arriver...

L'écho d'une galopade effrénée l'alerta. Elle reprit courage, en espérant qu'il s'agissait de sa mère. En s'approchant du rebord de son abri, elle distingua la silhouette de leur voisin. Il courait à perdre haleine, en hurlant au secours.

— Maman, où es-tu ? Pourquoi tu tardes autant ? Maman, viens.

Antoine sanglota de plus belle, sensible à l'immense détresse de sa grande sœur, qui l'embrassa sur le front. Louise aurait voulu fredonner une comptine pour le calmer, mais elle avait le cœur brisé et la bouche sèche.

Soudain des nuées d'oiseaux s'envolèrent des arbres. Un bruit terrifiant résonna dans toute la montagne, un grondement sourd qui s'amplifiait, affreux à entendre.

— Seigneur, protégez maman et tante Albertine, protégez-nous, réussit-elle à articuler.

Elle obligea son frère à se coucher au fond de la cavité, en lui recommandant de ne pas bouger. Puis elle avança un peu, en appui sur ses genoux et ses mains. Une force mystérieuse lui dictait sa volonté, qui était de voir le monstre en mouvement. Louise l'aperçut, énorme, gorgé de la terre brune qu'il dévorait sur son passage, magma de boue, de débris.

— Nous sommes perdus, gémit-elle.

La gigantesque coulée d'eau grandissait à vue d'œil, plus le vallon se rétrécissait. Des craquements retentissaient, des heurts de rocher à rocher se répercutaient dans la nuit.

Louise recula pour se coucher sur Antoine, afin de lui faire un bouclier de son propre corps.

— Mon Dieu, chuchota-t-elle encore. Pardon, papa, pardon, maman.

Une grosse vague à l'odeur minérale frappa la paroi. Elle pénétra dans le dérisoire refuge, puis reflua, vite suivie d'une autre, dont la virulence fut ponctuée par

la brutalité d'un choc. Trempée, mais vivante, Louise ouvrit les yeux, confrontée à une profonde obscurité. Elle s'écarta d'Antoine qui à présent pleurait en silence, agité de frissons.

— Mon petit ange, je vais te réchauffer, ton pyjama est tout mouillé, déclara-t-elle, oppressée par le noir absolu.

Avant même de le réconforter, elle voulut comprendre. Elle constata, à tâtons, qu'une énorme pierre obstruait l'entrée de la cavité. La rumeur des eaux déchaînées lui parvenait encore, mais atténuée.

— Pour le moment, nous sommes hors de danger, soupira-t-elle, en attirant son frère dans ses bras. Il faut dormir, Antoine, mon Toinet... Maman te disait ça, Toinet... Maman...

Le doux visage de Clémence lui apparut, derrière ses paupières closes, illuminé par ce dernier sourire qu'elle avait adressé à sa fille, une heure plus tôt.

— Maman !

Louise s'accrocha à un fragile rêve. Sa mère avait survécu, elle s'était réfugiée loin du village. Blotti contre sa poitrine, Antoine reniflait, mais il suçait son pouce, terrassé par le sommeil.

— Dors, mon mignon, dors, dit-elle. Il fera bientôt jour, et papa viendra nous chercher.

Chalet d'alpage des Favre, même nuit, même heure

Jean Favre se dressa sur sa couchette à la façon d'un automate. Tout de suite, il tendit la main et secoua Nicolas par l'épaule. Son fils ronchonna, en s'enfonçant davantage sous la couverture.

— Les vaches sont comme folles, écoute donc ! Il y a eu du grabuge quelque part ! tonna son père. Debout !

Il se leva le premier, enfila précipitamment son pantalon et sa chemise. Une fois la chandelle allumée, il descendit l'échelle, le bougeoir à bout de bras. Le décor

familier l'accueillit, avec le gros chaudron en cuivre où on faisait tiédir et cailler le lait, les claies d'égouttage.

— Je suis sûr d'avoir entendu un grand bruit et d'avoir senti le sol vibrer, maugréa-t-il en passant dans l'étable.

Le troupeau tournait en rond, piétinait la paille, cognait les bat-flanc à coups de corne. Jean ne put s'empêcher de penser à Louise. Il revit sa fille lui demander de quitter la ferme pour aller habiter à Combloux, sous le prétexte d'une catastrophe qui se produirait au cours de l'été.

« C'était le jour où nous sommes montés, ici, Nicolas et moi, au début mai », se souvint-il, effaré par l'agitation de ses vaches.

La gorge nouée, il sursauta lorsque l'adolescent lui tapa dans le dos.

— Hé, papa, qu'est-ce qui se passe ?

— Ta sœur avait peut-être raison, voilà ce qui s'passe. Viens dehors, s'il y a eu un accident en bas, on entendra.

Nicolas, brun et costaud, fronça les sourcils. Dans la bouche de son père, « en bas » signifiait le village, leur maison.

Ils sortirent sur l'esplanade boueuse qui s'étendait devant leur chalet d'alpage, la Combe aux Loups. Il était situé à mille quatre cents mètres d'altitude, entre les Houches et les Contamines, en face du glacier de Bionnassay. Jean Favre l'avait construit en solides planches de mélèze avec une assise en pierre, après avoir creusé une cave destinée à la maturation des meules de fromage.

— La nuit est claire, commenta Nicolas.

— C'est la pleine lune, répliqua son père, tous ses sens aux aguets. Bon sang, je n'suis pas tranquille. Reste là, fils, je ferais mieux de descendre maintenant à Bionnay. Ta mère aura besoin d'aide s'il y a eu des dégâts.

LE MYSTÈRE SOLINE



Au-delà du temps

Haute-Savoie, juillet 1892

Une terrible catastrophe naturelle bouleverse la vie de Louise Favre, une fillette de douze ans. Un torrent de boue, de glace et de roche frappe de plein fouet son village des Alpes. Exactement comme elle l'avait prédit...

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis cette tragédie lorsque Soline Fauvel, une jeune femme volontaire et intrépide, quitte le foyer de ses parents adoptifs afin de se consacrer à son travail : pisteur-secouriste et maître-chien d'avalanche. Mais son départ est perturbé par un inconnu qui semble vouloir l'isoler complètement de ses proches, prêt à commettre le pire pour y parvenir.

Soline devra plonger au cœur de son passé si elle souhaite découvrir la vérité sur un étrange accident survenu dans son enfance et comprendre le lien invisible qui l'unit à Louise, malgré le passage du temps. Réussira-t-elle à lever le voile sur le mystère qui la hante sans cesse ?

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.